

# LA BROCHURE MENSUELLE

COLLECTION 1927

- |       |  |      |
|-------|--|------|
| 49    | Le Mariage, le Divorce et l'Union Libre, par Marestan                                | 0.25 |
| 50    | Les Principes Humanitaristes et l'Internationale des Intellectuels, par Eugen Relgis | 0.25 |
| 51    | Parmi nos Pionniers, par Albin   | 0.25 |
| 52    | Pour l'Ère du Cœur, par Barbedette   | 0.25 |
| 53    | Entre Paysans, par Errico Malatesta  | 0.25 |
| 54    | Évolution et Révolution, par Élisée Reclus   | 0.25 |
| 55-56 | Pourquoi je ne crois plus en Dieu, par Chapelier                                     | 0.50 |
| 57    | La Morale Anarchiste, par Pierre Kropotkine  | 0.25 |
| 58    | La question Sociale, par Sébastien Faure   | 0.25 |
| 59    | A la Recherche du Bonheur, par L. Barbedette   | 0.25 |
| 60    | Sermon à l'intention du Soldat Pinard, par L. Léauté                                 | 0.25 |

La Collection complète 1923-24-25-26-27,

franco Recommandé

15.60

Nous avons l'avantage d'annoncer à nos amis que pour faciliter l'édition du second volume de Nestor MAKHNO, sur :

## La Révolution Russe en Ukraine

nous consentons une réduction de 50 % sur le premier volume, soit au prix de 6 francs (franco 6.60) au lieu de 12 fr., à tout souscripteur du deuxième volume pour le prix de 6.60 au lieu de 12 francs.

Prière d'envoyer les fonds à " La BROCHURE MENSUELLE "

39, Rue de Bretagne - Paris 3<sup>e</sup> - Chèque Postal 239-02

N. B. — En envoyant la somme de 13.20 pour souscription aux deux volumes, l'expédition du 1<sup>er</sup> Tome en sera faite immédiatement et franco.

Imp. spéciale de "La Brochure Mensuelle" 39, Rue de Bretagne Paris 3<sup>e</sup> ;

Le Gérant : TOUTAN

Numéro 69 B

Septembre 1928

# LA BROCHURE MENSUELLE

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Rédaction et Administration : BIDAULT, 39, Rue de Bretagne, Paris-3<sup>e</sup>  
Téléphone Archives : 65-24      Compte Chèques Postaux Paris 239-02

Edouard BELLAMY

## Parabole

du

# Réservoir d'Eau

Ouvrier, prend la machine ;  
Prends la terre, paysan !

EDITIONS DU

Groupe de Propagande par la Brochure

En dépôt : LIBRAIRIE DES VULGARISATIONS

Sociales, Scientifiques, Littéraires

39, Rue de Bretagne — Paris-3<sup>e</sup>

*Au Lecteur.*

*Nous estimons que la diffusion des principes libertaires, que le libre examen et la juste critique de ce qui est autour de nous ne peuvent que favoriser le développement intégral de ceux qui nous liront.*

*Montrer combien l'autorité est irrationnelle et immorale, la combattre sous toutes ses formes, lutter contre les préjugés, faire penser. Permettre aux hommes de s'affranchir eux-mêmes d'abord, des autres ensuite; faire que ceux qui s'ignorent naissent à nouveau, préparer pour tous, ce qui est déjà possible pour les quelques-uns que nous sommes, une société harmonieuse d'hommes conscients, prélude d'un monde de liberté et d'amour.*

*Voilà notre œuvre; elle sera l'œuvre de tous si tous veulent, animés de l'esprit de vérité et de justice, marcher à la conquête d'un meilleur devenir.*

Camarades, aidez-nous, en souscrivant de nombreux abonnements à « *La Brochure Mensuelle* ».

Pour la France : un an, 12 francs; six mois, 6 francs, donnant droit à 5 ou 10 brochures par mois.

Abonnement d'essai : un exemplaire chaque mois, 3 francs.

Contre un timbre de 0 fr. 50, nous expédions 3 brochures specimens différentes.

Pour les envois de fonds, utilisez toujours le chèque postal : *Bidauli-Paris* 239-02, c'est le moins cher, le plus certain.

Renseignez-vous sur les avantages accordés aux abonnés.

## Parabole du Réservoir d'Eau

Il y avait jadis une terre très aride, où les hommes souffraient d'une grande pénurie d'eau. Et du matin au soir ils peinaient pour en découvrir, mais beaucoup périssaient faute d'en avoir trouvé.

Quelques uns d'entre eux, les plus rusés et les plus habiles, ayant su retrouver des sources où les autres n'en soupçonnaient point, avaient recueilli de grandes provisions d'eau et on les appelait capitalistes. Or, il advint que les hommes de ce pays se rendirent auprès des capitalistes, pour les supplier de leur donner de l'eau, car leur besoin était très grand. Mais les capitalistes répondirent :

— Quelle sottise prétention que la vôtre d'avoir l'eau que nous avons recueillie! Nous serions bientôt comme vous et n'aurions plus qu'à périr avec vous. Mais voici ce que nous vous offrons : Soyez nos serviteurs et vous aurez de l'eau.

Et les hommes répondirent :

— Donnez-nous seulement à boire, et nous deviendrons vos serviteurs, nous et nos enfants.

Et ainsi fut fait.

Or, les capitalistes étaient des hommes avisés et savants pour leur temps. Ils divisèrent leurs serviteurs

(1) Nous nous sommes permis quelques variantes au texte original, dont nous avons fait une adaptation plutôt qu'une traduction. Bellamy, socialiste sincère, ne croyant pas au réformisme dont il démontre toute l'absurdité, n'en était pas moins resté un esprit religieux, qui forcé de reconnaître la nécessité d'une révolution dit bien en quoi elle doit consister, mais évite d'expliquer comment elle peut se produire.

en escouades, avec des capitaines et des officiers, chargeant les uns de puiser l'eau aux sources, les autres de la transporter, d'autres encore de chercher de nouvelles sources. Et toute l'eau était transportée à un seul endroit, où les capitalistes établirent un grand réservoir pour la contenir, et ce réservoir s'appelait le marché, car le peuple, et même les serviteurs des capitalistes, y venaient pour prendre de l'eau. Et les capitalistes dirent au peuple :

Pour chaque seau que vous nous apporterez, afin de le verser dans le réservoir, qui est le marché, nous vous donnerons un denier; mais pour tout seau que nous en tirerons, afin que vous puissiez boire, vous et vos femmes et vos enfants, vous nous donnerez deux deniers et la différence représentera notre gain, sans lequel nous n'aurions pas de raison pour faire ce que nous faisons pour vous et vous tous devriez périr.

Et cela paraissait légitime aux hommes car ils étaient pauvres d'entendement. Pendant de nombreux jours, ils portèrent avec le plus grand soin l'eau au réservoir, et pour chaque seau apporté ils touchaient un denier; mais les capitalistes réclamaient deux deniers pour tout seau tiré du réservoir et rendu aux hommes.

Et après de nombreux jours, le réservoir qui était le marché, déborda, car les hommes, pour chaque seau qu'ils y versaient, recevaient juste de quoi en racheter un demi-seau. Et grâce au surplus qui restait de chaque seau, le réservoir déborda, les hommes étant très nombreux, tandis qu'il n'y avait que peu de capitalistes, lesquels ne pouvaient boire plus que les autres. Lorsque les capitalistes virent que l'eau débordait, ils dirent aux hommes :

— Ne voyez-vous pas que le réservoir qui est le marché déborde. Reposez-vous et attendez, puisqu'il ne faudra plus nous apporter de l'eau aussi longtemps que le réservoir déborde.

Mais les hommes ne recevant plus l'argent des capitalistes pour l'eau qu'ils apportaient, ne pouvaient plus la leur acheter, car ils n'avaient pas la plus petite monnaie pour le faire.

Et lorsque les capitalistes virent qu'ils ne gagnaient plus rien, car personne n'achetait plus leur eau, ils furent très troublés. Et ils envoyèrent des crieurs annoncer par les grandes routes par les sentiers et à travers les haies : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne au réservoir pour y acheter notre eau, car il déborde. » Et ils disaient entre eux : « Les temps sont mauvais; nous devons faire crier notre marchandise. »

Mais le peuple répondait en disant :

— Comment pouvons-nous acheter, si vous ne nous salariez point? Il n'y a pas d'autre façon pour nous d'avoir de quoi acheter? Salariez-vous comme auparavant et nous achèterons volontiers votre eau, car nous sommes assoiffés, et vous n'aurez plus besoin de crieurs.

Les capitalistes répondirent au peuple :

— Devons-nous vous salarier pour porter de l'eau alors que le réservoir du marché déborde déjà? Il faut acheter d'abord de l'eau, et lorsque vous en aurez acheté assez pour le vider, nous vous salarierons encore.

Et il arriva ainsi que les capitalistes ne les salariaient plus pour apporter de l'eau, les hommes ne pouvaient acheter celle déjà apportée. Et alors on entendit dire : C'est une crise.

La soif des hommes était grande, car il n'en était plus comme au temps de leurs pères, lorsque le pays était ouvert à tous, afin que chacun pût y chercher de l'eau, les capitalistes ayant tout pris : les sources, les puits, les citernes, les vases, les seaux, si bien que personne ne pouvait espérer avoir de l'eau sinon au réservoir,

qui était le marché. Et les hommes murmuraient contre les capitalistes, et leur disaient :

— Voilà le réservoir est très plein et nous mourrons de soif. Donnez-nous donc de l'eau, car nous ne devons pas périr.

Mais les capitalistes répondirent :

— Non, l'eau est à nous. Vous n'en boirez, à moins que vous n'en achetiez avec de l'argent. — Et ils confirmèrent cela par un serment, en s'écriant : Les affaires sont les affaires.

Les capitalistes n'en étaient pas moins mécontents, parce que les gens n'achetaient plus de l'eau, les priant ainsi de tout gain, et ils s'interrogeaient l'un et l'autre en disant : « Il semble que nos gains ont empêché nos gains, et que les gains déjà faits nous interdisent d'en faire de nouveaux. Comment se fait-il que nos profits ne nous soient plus profitables, et que nos bénéfices nous appauvrissent ? Appelons les devins, afin qu'ils puissent nous interpréter cette chose. — Et les devins furent appelés.

Ceux-ci étaient des hommes savants dans le langage obscur, qui s'entendaient avec les capitalistes pour en avoir l'eau et vivre eux et leurs enfants. Et ils parlaient au peuple au nom des capitalistes, dont ils faisaient les ambassades, car les capitalistes formaient une tribu pauvre en intelligence et sans le don de la parole.

Les capitalistes demandèrent donc aux devins de leur expliquer pourquoi les hommes ne leur achetaient plus de l'eau, bien que le réservoir fût plein. Et l'un des devins répondit : « C'est la production excessive ! » et d'autres dirent : « C'est l'engorgement ! » mais le sens des deux mots était le même. D'autres dirent aussi : « Non, cela est dû aux taches solaires. » Et d'autres encore répondirent en disant : « Cela n'est dû ni à l'engorgement, ni aux taches solaires mais au manque de confiance. » Et tandis que les devins se disputaient

entre eux selon leur habitude, les hommes aux gains à force de bâiller s'endormirent. Lorsqu'ils furent réveillés, ils dirent aux devins :

— Cela suffit. Vos paroles nous ont charmés. Maintenant, allez-vous-en et charmez aussi les hommes, pour qu'ils restent tranquilles et nous laissent aussi tranquilles.

Mais les devins, appelés aussi les hommes à la science noire — quelques-uns s'étant ainsi qualifiés d'eux-mêmes — n'aimaient pas se présenter au peuple par crainte d'être lapidés, le peuple ne les aimant point. Et ils dirent aux capitalistes : « Seigneurs, c'est un secret de notre art, qui fait que les hommes rassasiés et désallérés sont tranquilles et peuvent trouver du charme à nos discours, précisément comme vous. Mais s'ils sont assoiffés et à jeun, ils n'y trouvent aucun charme, et ont vite fait de nous bafouer, car on dirait qu'à tout homme qui n'est pas rassasié, notre science ne paraît que vanité.

Mais les capitalistes insistèrent !

— Allez-y quand même ! N'êtes-vous donc plus les hommes pour faire nos ambassades ?

Les devins se présentèrent aux hommes en leur exposant le mystère de la production excessive et comment il se faisait qu'ils devaient périr de soif car il y avait trop d'eau, et comment il n'en avait pas assez, car il y en avait de trop. Et ils parlèrent aussi des taches solaires, et même du manque de confiance, qui étaient la cause de tout. Et il arriva précisément comme les devins avaient prévu, que leur science ne paraissait aux gens que de la vanité. Et les hommes les insultaient en disant : « Malheur à vous, têtes vides ! Vous voulez vous moquer de nous ? L'abondance engendre-t-elle la disette ? De beaucoup ne sort-il rien ? » Et ils ramassaient des cailloux pour les lapider.

Les capitalistes voyant que le peuple continuait à murmurer et n'écoutait plus les devins, craignant qu'il ne vint au réservoir pour s'emparer par force de l'eau, ils lui expédièrent des prophètes (des faux prophètes), qui conseillèrent aux hommes de se tenir tranquilles et de ne plus déranger les capitalistes avec leur soif. Et ces faux prophètes témoignaient aux hommes que ce malheur leur était envoyé par Dieu pour sauver les âmes, et que s'ils le supportaient avec résignation, sans plus désirer l'eau, une fois morts, ils s'en iraient dans un pays, où il n'y aurait plus de capitalistes, mais de l'eau en abondance. Quoiqu'il en fut, il y avait aussi de vrais prophètes qui, émus de la misère des hommes, ne voulaient pas prophétiser pour les capitalistes; mais ils parlaient le plus souvent contre eux.

Lorsque les capitalistes virent que le peuple murmurait toujours et ne se calmait point, malgré les paroles des devins et celles des faux prophètes, ils allèrent eux-mêmes vers lui, et ayant trempé les bouts des doigts dans l'eau dont le réservoir débordait, ils aspergèrent la foule qui se pressait autour d'eux de quelques gouttes, et ces gouttes, appelées charité, étaient étrangement amères.

Mais les capitalistes virent encore que le peuple ne s'apaisait pas davantage avec les gouttes, appelées charité, qu'avec les paroles des devins et celles des faux prophètes. Au contraire, il devenait toujours plus menaçant et se pressait autour du réservoir, comme s'il allait le vider par force. Alors, après s'être conseillés entre eux, ils envoyèrent secrètement des émissaires au milieu du peuple. Et ceux-ci cherchèrent les plus forts dans la foule et tous ceux qui étaient experts dans l'art de la guerre et les ayant appelés à part, ils leur dirent sournoisement :

— Pourquoi ne prendriez-vous pas fait et cause pour les capitalistes? Si vous voulez être avec eux, et les ser-

vir contre le peuple, afin qu'il ne puisse s'emparer du réservoir, vous aurez de l'eau en quantité pour vous et vos enfants.

Et les forts et les experts dans l'art de la guerre écoutèrent ces discours et furent vite convaincus, car ils avaient soif. Ils s'en allèrent avec les émissaires vers les capitalistes, qui leur donnèrent des bâtons et des épées. Et étant ainsi devenus les défenseurs des capitalistes, ils frappaient les hommes qui faisaient mine de s'approcher du réservoir.

Après un certain temps l'eau diminua dans le réservoir car les capitalistes s'en étaient servi pour des piscines et des jets qui faisaient la joie de leurs femmes et de leurs enfants en même temps que la leur.

Lorsqu'ils virent que le réservoir allait être vide, ils s'écrièrent : « La crise est terminée! » et embauchèrent encore les hommes, les salariant pour apporter de l'eau au réservoir et le remplir de nouveau. Et pour chaque seau que les hommes y apportaient, ils touchaient un denier, tandis que pour chaque seau racheté aux capitalistes, ceux-ci en exigeaient deux pour avoir leur gain. Et après quelque temps le réservoir déborda encore comme la première fois.

Or, après que les hommes eurent rempli le réservoir plusieurs fois jusqu'à le faire déborder, souffrant ensuite la soif jusqu'à ce que le surplus d'eau fut gaspillé par les capitalistes — il arriva que dans le pays se montrèrent certains hommes qu'on appelait des agitateurs, car ils excitaient le peuple. Et ceux-ci parlaient à la foule, en disant qu'elle devait s'entendre pour n'avoir plus besoin de servir les capitalistes et pour cesser de souffrir de la soif. Et, aux yeux des capitalistes, ces agitateurs étaient des hommes coupables, et il les auraient bien crucifiés, ne fût-ce la crainte du peuple.

Et voici les paroles que les agitateurs disaient au peuple :

— Hommes sots, jusqu'à quand vous laisserez-vous prendre au piège des capitalistes, en croyant pour votre malheur ce qui n'est pas. En vérité, nous vous le disons, tout ce que les devins et les capitalistes vous ont répété ne sont que des mensonges habilement préparés. Et de même les prophètes affirmant que Dieu veut que vous soyez toujours pauvres, misérables et assoiffés, sont des menteurs plus coupables que les autres. Comment se fait-il que vous ne puissiez avoir l'eau dont le réservoir déborde? N'est-ce pas parce que vous n'avez pas d'argent? Et pourquoi n'avez-vous pas d'argent? N'est-ce pas parce que vous recevez un denier pour chaque seau apporté au réservoir qui est le marché, alors que vous devez en rendre deux pour tout seau racheté, les capitalistes prétendant avoir leur gain? Ne voyez-vous pas qu'ainsi le réservoir déborde car il se remplit de ce qui vous manque et son abondance est faite de vos privations? Ne voyez-vous pas que plus vous vous donnerez de la peine, plus d'activité et plus de zèle vous déploierez pour apporter de l'eau, et plus vous serez misérables à cause du gain prélevé sur votre travail, et qu'il en sera, jusqu'à la consommation des siècles?

Pendant de nombreux jours les agitateurs parlèrent ainsi au peuple, au milieu de l'indifférence générale, mais ils finirent par se faire écouter des hommes. Et ceux-ci répondirent enfin aux agitateurs :

— Ce que vous dites est vrai. C'est à cause des capitalistes et de leurs gains que nous sommes dans la misère, car eux et leurs gains nous empêchent de recueillir le fruit de nos peines, qui sont ainsi inutiles. Plus nous nous efforçons de remplir le réservoir, plus vite il déborde, et alors nous ne pouvons rien obtenir, car il y a trop d'eau, ainsi que les devins nous l'affirment. Mais les capitalistes sont des gens durs et leurs grâces sont cruelles. Dites-nous si vous connaissez une

issue par où nous pouvons sortir de notre esclavage. Si vous ne savez pas de voie sûre pour nous délivrer, ne nous tourmentez pas davantage et laissez-nous en paix, afin que nous puissions oublier notre misère.

Et les agitateurs ayant répondu à leur tour :

« Nous connaissons un moyen! »; les hommes répliquèrent :

— Ne vous trompez pas, car beaucoup nous en ont parlé dès le début, mais personne n'a trouvé jusqu'à présent aucun moyen de délivrance, bien que d'aucuns l'aient cherché avec beaucoup de soin en pleurant. Ah! si vous connaissez un moyen, dites-le vite!

Alors les agitateurs parlèrent aux hommes de ce moyen et répondirent :

— Nous vous disons : à quoi bon ces capitalistes pour que vous les laissiez exploiter votre travail? Quel grand service vous rendent-ils pour que vous leur payez ce tribut? En vérité ce n'est que parce qu'ils vous rengaissent en escouades, vous conduisent çà et là, vous répartissent l'ouvrage, et vous donnent ensuite un peu d'eau, apportée par vous et non certainement par eux. Or, voici le moyen de vous sortir de cet esclavage. Faites vous-mêmes ce que font les capitalistes — c'est-à-dire organisez vous-mêmes votre travail, dirigez vos escouades et répartissez-vous chaque besogne. Ainsi vous n'aurez plus besoin de capitalistes ni de leur accorder aucun profit, mais vous diviserez en frères tout le produit de votre travail en parties équivalentes pour chacun. Le réservoir ne débordera plus, aussi longtemps que chacun de vous ne sera pas désaltéré et ne dédaignera pas d'ouvrir la bouche pour réclamer encore de l'eau. Alors, vous vous servirez du surplus pour en faire des piscines et des jets, vous amusant tous ensemble, comme le faisaient les capitalistes; mais votre plaisir sera le plaisir de tout le monde.

Et les hommes répondirent :

— Ce que vous dites nous paraît juste, mais comment pouvons-nous l'entreprendre?

Les agitateurs répliquèrent :

— Les capitalistes vous ont déjà appris à répartir entre vous les différentes tâches et à vous guider les uns les autres. Vous pouvez constituer librement vos escouades et organiser votre travail, en sorte qu'il n'y ait plus parmi vous ni maîtres ni serviteurs, mais simplement des frères. Personne ne réalisera plus de gains, mais chacun jouira en commun du fruit du travail commun. Vous n'êtes esclaves que parce que vous travaillez pour le compte des capitalistes et votre liberté veut avant tout que vous soyez en mesure de travailler pour votre propre compte. Tout est à tous : le réservoir, les sources, les puits, les citernes, les vases, les seaux sont au peuple tout entier et non pas aux seuls capitalistes. Faites qu'il en soit ainsi : c'est l'unique moyen de libération.

Et le peuple, les écouta, la chose lui paraissait bonne. De même, elle ne parut pas difficile. Tous les hommes s'écrièrent ensemble : « Nous ne voulons pas agir autrement. Ainsi soit-il ! »

Les capitalistes entendirent les cris et ce que disaient les hommes, et l'entendirent aussi les devins, les faux prophètes et les hommes forts, experts dans l'art de la guerre, qui défendaient les capitalistes. Tous tremblaient tellement que leurs genoux s'entrechoquaient, tandis qu'ils répétaient entre eux : « C'est bien la fin pour nous. »

Par contre, les vrais prophètes, qui, pris de pitié pour le peuple, n'avaient jamais prophétiser pour les capitalistes, se réjouirent profondément, sentant la libération prochaine.

Et le peuple s'en alla et il fit toutes les choses qui lui avaient été conseillées par les agitateurs. Et il arriva que tout ce qu'ils avaient annoncé se réalisa. Dans ce pays, il n'y eut plus d'hommes souffrant de la faim, de la soif, du froid, ni autrement besoigneux. Et chaque homme disait au compagnon : « mon frère » et chaque femme à la compagne : « ma sœur », car ils étaient l'un pour l'autre tels des frères ou des sœurs, qui demeurent ensemble dans la paix. Et la justice régna éternellement sur cette terre.

EDOUARD BELLAMY.

### “LA BROCHURE MENSUELLE”

ne peut prospérer, que si elle a de nombreux **abonnés propagandistes**.

Si vous êtes son ami — et vous l'êtes — ne manquez pas de la signaler à la bienveillante attention de vos camarades.

Faites-vous son propagandiste.

Répandez-là autour de vous.

Faites-lui des abonnés.